

LES 50 ANS DES PERCUSSIONS DE STRASBOURG,
programmation jusqu'à fin 2012
www.percussionsdestrasbourg.com

SEXTET MAJEUR

PAR SYLVIA DUBOST PHOTO PHILIPPE STIRNWEISS

Les Percussions de Strasbourg remplissent les salles comme aucune autre formation de musique contemporaine. Peut-être parce qu'elles restent pionnières dans leur domaine, peut-être aussi à cause de leurs instruments...

Jean-Paul Bernard, le directeur artistique, revient sur le parcours et les intentions du groupe, à l'heure où il fête ses 50 ans.



Que se passait-il, musicalement, il y a 50 ans, qui appelle la création des Percussions de Strasbourg ?

Il y avait déjà des ensembles non professionnels, je pense notamment à John Cage qui faisait des expérimentations avec ses amis dans sa maison car il n'y avait pas vraiment de gens pour les jouer. À l'époque, Félix Passerone créait la première classe de percussions au Conservatoire de Paris. Il a envoyé Jean Batigne [le premier directeur du groupe, ndlr] à Strasbourg car il y avait une place à l'orchestre. D'autres musiciens ont suivi car Passerone leur disait qu'il se passerait des choses... La légende veut que le groupe se soit fondé pour interpréter *Le Visage nuptial* de Boulez, qui avait besoin de six percussionnistes, et que les musiciens ont décidé de continuer : le premier concert a eu lieu en 62. Boulez aussi raconte qu'à l'époque, les percussionnistes n'avaient pas le niveau, et que lorsqu'il y avait des choses difficiles à jouer, ils se faisaient porter pâle et remplacer par ceux de Strasbourg ! De là, tout s'est emballé ! Au début, il n'y avait aucun répertoire pour percussions, à part quelques œuvres comme celles de Varèse. Puis les choses se sont inversées : c'est le répertoire qui a eu besoin du groupe.

Presque toutes les œuvres que vous interprétez ont été écrites pour vous... Travaillez-vous systématiquement avec les compositeurs ?

Le compositeur est toujours invité dans notre studio. Il passe 2-3 jours avec nous pour voir les instruments, discuter et travailler. Plus que les autres instruments, la percussion a besoin de réflexion. Elle peut être frottée, grattée, frappée de différentes façons. Et la partition ne peut pas tout dire. On se demande encore comment jouer Beethoven et Mozart. C'est pour cela qu'il est important de défendre la musique contemporaine, car c'est la possibilité de travailler avec les compositeurs.

Votre instrumentarium compte plus de 400 instruments, dont certains ont été créés pour vous.

Beaucoup d'instruments existent depuis des siècles. Certains ont été adaptés, d'autres utilisés tels quels. Les Percussions ont rapporté pas mal de choses de leurs voyages. Avec Boulez, on a passé des heures à frapper sur des cloches pour trouver les bons sons. Il y a aussi des instruments nouveaux, comme le Sixen de Xenakis.

Tous les matériaux qui nous entourent peuvent être utilisés. John Cage se servait des tambours de freins de voitures, des amortisseurs, de la tôle. Notre instrumentation va des spaghettis aux jouets de bois en passant par les enjoliveurs de voiture. On doit avoir 800-900 kilos de bois, on va parfois chez Auchan chercher des choses. C'est toujours lié au travail avec le compositeur. Il voudrait tel type de son, on lui fait des propositions : cela peut être un instrument classique frappé d'une certaine manière, ou quelque chose qu'on lui fabrique.

Y a-t-il eu un âge d'or de la composition pour percussions ?

Au début, il y a eu un engouement car on offrait aux compositeurs un monde entièrement nouveau. Tous voulaient écrire. Ensuite, l'engouement s'est un peu dilué. Le groupe s'est professionnalisé et beaucoup d'autres se sont créés. Aujourd'hui, chaque pays a le sien. Le répertoire qu'ont créé les Percussions a circulé. Ce qui fait notre force, ce n'est pas qu'on est les meilleurs, mais qu'on a toujours mis en avant les compositeurs : on a la chance d'avoir les meilleures œuvres.

Quelles sont pour vous les œuvres emblématiques des Percussions de Strasbourg ?

Il y en a beaucoup... Celles de Xenakis : *Pléiades*, qu'on a joué sans arrêt, mais surtout *Persephassa*, l'une des premières œuvres autour du public. *Erewhon* de Hugues Dufourt est pour moi devenue une classique. *Le Noir de l'étoile* de Gérard Grisey aussi. Je me rends compte qu'à chaque fois qu'une œuvre a marqué et est considérée comme un chef d'œuvre, c'est qu'elle était totalement à part et ne ressemblait à aucune autre. Comme *Voûte* de Michael Levinas par exemple, une petite œuvre de dix minutes. Elle est incroyable, personne n'avait trouvé cette couleur. Levinas avait loué presque tous les instruments chez lui

et fait des essais. Lorsqu'on a reçu la partition, elle commençait par cette annotation : « *Faire tourner une cymbale en la jetant sur un sol réfléchissant.* » Comme on s'est dit qu'on allait abîmer la cymbale, on l'a jeté sur une moquette. On a fait plusieurs essais, sur des sols différents, et à chaque fois on lui faisait écouter le son au téléphone. Cela n'allait pas, jusqu'au moment où on lui a demandé : « *Mais tu l'as lancé sur quoi ?* » « *Dans ma cuisine* », a-t-il répondu. Alors on a construit un sol de carrelage. On s'est rendu compte qu'il y avait vraiment réfléchi et le son est unique. Maintenant, à chaque fois qu'on joue cette pièce, on doit transporter 300 kg de carrelage. Nos régisseurs ne sont pas très contents !

Les Percussions ont travaillé à la création d'un nouveau répertoire, mais aussi sur le concert lui-même...

C'est vrai que depuis quelques années, on travaille beaucoup le côté visuel. C'est aussi lié, encore une fois, à l'évolution des compositeurs. Il y a 50 ans, on découvrait presque le téléphone ; aujourd'hui, on a le mail et Internet, on peut naviguer autour du monde. Les compositeurs travaillent avec l'électronique, la vidéo, le théâtre, modifient les sons. C'est le compositeur qui demande à faire ce genre de travail. Je suis content que les Percussions aient fait partie des premiers groupes à avoir tenté cela.

Vos concerts affichent toujours complet. Est-ce que la musique pour percussions est plus simple à aborder que le reste du répertoire contemporain ?

Il y a indéniablement le côté gestuel, visuel, qui fait que le public comprend exactement ce qui se passe. Il y a aussi un côté universel : n'importe qui peut faire de la percussion. ✨

LES ÉVÉNEMENTS ANNIVERSAIRE

- Limbo Limbo* de Stefano Gervasoni, mise en scène Ingrid von Wantoch Rekowski, les 22 et 23 septembre au TNS à Strasbourg, création dans le cadre du festival Musica
- Europarade*, déambulation de percussions dans la ville, sous la direction des Percussions de Strasbourg, le 29 septembre
- Concert avec les élèves de classes du Conservatoire, le 21 octobre à la Cité de la musique et de la danse
- Pléiades* de Iannis Xenakis, chorégraphie Alban Richard, le 25 octobre à Pôle Sud
- Concert avec le MegaOctet d'Andy Emler le 9 novembre dans le cadre du festival Jazzdor